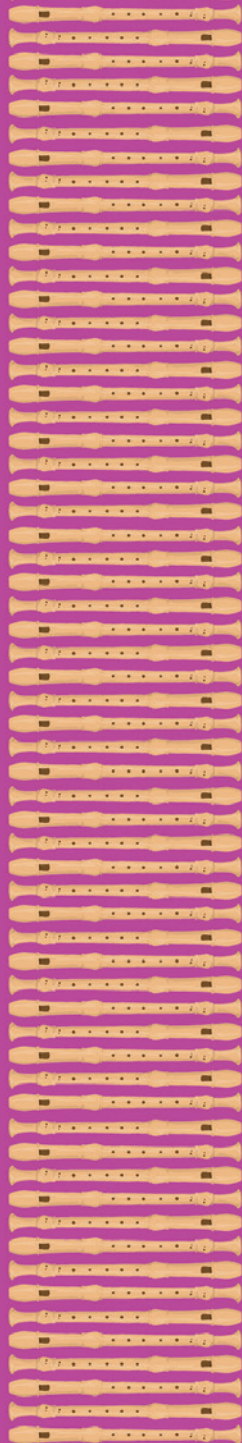


GARY VICTOR

MASI

ROMAN



MÉMOIRE
D'ENCRIER



MASI

Gary Victor

MASI

Roman

MÉMOIRE D'ENCRIER

*Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons.*

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*.

Il était sur le quai. Une partie de ses pieds au-dessus de l'eau, l'autre sur le bois pourri du ponton. La mer ici avait la couleur des moisissures vomies par les égouts. Il n'avait pas sauté à cause des flaques de détritrus. Se trouvait-il en dessous un noyé non ramené à la surface par le mouvement des flots? Dieuseul Lapénuri, en se remémorant cet instant, trouva étrange la similitude des situations. Allait-il sauter? Dans une ultime hésitation, il se vit aussi à genoux, son père, Grand-Pierre Lapénuri, debout devant lui, un fouet à la main, brandissant d'une main son bulletin scolaire où le frère Anatole Biliard, un religieux québécois, directeur du collège, avait pris soin d'écrire à l'encre rouge qu'il risquait d'être renvoyé si, le mois prochain, sa moyenne ne franchissait pas la barre fatidique du cinq. « Veux-tu bouffer de la vache enragée toute ta vie? gronda son père. Souhaites-tu ramper dans les couloirs des ministères, à quémander un job à un de ces infects politiciens pour survivre? Je me tue à la tâche pour te nourrir, te payer une place dans ce collège sélect et tu oses me déshonorer de la sorte!» Son père, au lieu de le fouetter, lui avait lancé un coup de pied aux côtes. C'était méprisant. Le fouet avait un certain panache. Dieuseul Lapénuri avait eu mal pendant des semaines en dépit des soins empressés de sa mère. Cette dernière avait toutefois tenu à lui faire comprendre que s'il continuait sur cette pente, dernier de sa classe tous les mois, il ne serait rien dans la vie. « Déjà parmi les meilleurs, on peut mourir

de faim dans ce pays. Tu t'imagines parmi les nuls!» Il avait réussi difficilement à terminer son secondaire pour entreprendre des études de droit et de comptabilité interrompues faute de moyens; son père, dégoûté par ce fils médiocre, ne voulait plus déboursier un sou. Il parvint grâce à un ami du collège à être embauché comme comptable au ministère des Finances où il s'évertua à se faire petit, humble, pour garder contre vents et marées cet emploi providentiel. Il cultivait un ressentiment violent contre son père, un désir de lui jeter à la face une réussite improbable afin de se venger de ce coup de pied. Il avait vite compris – cela lui avait insufflé un peu de courage – que dans cette république qui l'avait vu naître, on n'avait nul besoin d'être parmi les meilleurs pour réussir. Cette constatation, pourtant judicieuse, ne permettait pas de lui faire franchir cette frontière ouverte sur la corruption et le banditisme. Dieuseul Lapénuri restait attaché aux valeurs que sa mère lui avait patiemment inculquées. Chrétien convaincu, chaque dimanche il se rendait au culte à l'église qu'il fréquentait, en costume-cravate, Bible en main, pour écouter avec une sainte attention le sermon du pasteur Guillot. Un matin, à la sortie du temple, sur le perron, il heurta malencontreusement la pétulante Anodine. Elle lui jeta un regard furibond et lui dit qu'il aurait pu s'excuser. Il s'apprêtait à le faire. Une hésitation due à sa timidité. Il n'était pas bel homme, mais il plaisait aux femmes. Au ministère, bien qu'étant un obscur comptable, deux secrétaires et une réceptionniste, les trois courtisées par de hauts cadres, avaient été prises dans ses filets. Anodine et lui se parlèrent ainsi pour la première fois. Ils se revirent durant les services religieux, prirent l'habitude de s'asseoir côte à côte. Ils se rencontrèrent dans l'intimité d'un restaurant dansant et bien vite dans un motel. Elle tomba enceinte. Il l'épousa pour éviter les récriminations de l'assemblée et du pasteur. Il considéra ce mariage comme une réussite. Son père ne cacha pas son étonnement. De ce fils, il n'attendait pas grand-chose, encore moins une épouse ravissante, intelligente, même si la plupart des femmes dans ce pays, il ne se gêna pas pour le dire, étaient prêtes à tout pour se mettre la bague au doigt.

Anodine avait perçu le mépris que Grand-Pierre Lapénuri vouait à ce fils trop lent d'esprit, incapable de réaliser les rêves que tout père caresse pour sa progéniture. Très vite, elle eut des exigences. Une maison convenable. Une voiture pour la famille. Un visa pour les États-Unis ou le Canada. Dieuseul Lapénuri ne savait où donner de la tête. Sa femme avait quelques relations, grâce à un oncle ex-sénateur du côté maternel, chef d'un clan politique influent. Il put ainsi bénéficier de deux promotions au ministère, à la grande colère de ses collègues le sachant sans qualification. « Ce n'est pas parce que je suis bonne chrétienne que je gâcherai ma vie aux côtés d'un mari qui ne me rapporte rien. » Anodine lui avait lancé cette phrase au visage, un après-midi où il lui avait soumis sa paie grandement amputée de la somme que la banque prélevait pour le remboursement du prêt du véhicule. La situation devenait intenable. Il ne se voyait pas divorcé. C'était contre ses convictions chrétiennes. Il avait deux enfants, deux charmants bambins qu'il chérissait. Anodine lui procurait un plaisir que ses frasques extra-conjugales au ministère n'égalaien pas. Il n'imaginait plus sa vie sans elle. Les épouses de deux de ses amis avaient refait leur vie auprès d'hommes mieux pourvus financièrement. Cela l'affolait. Le pays, c'était ainsi. Se prémunir contre la précarité était un exercice national qui ramassait à la pelle tout ce qui restait de bonnes consciences pour les enfouir dans les bas-fonds de la désespérance.

Anodine avait obtenu, il ne savait comment, il ne voulait pas le savoir, que son nom figure sur une liste de citoyens ministrables pour un portefeuille que le nouveau président, durant sa campagne, avait promis de créer: le ministère aux Valeurs morales et citoyennes. Le pasteur et l'assemblée chrétienne qu'il fréquentait s'engagèrent dans un lobbying effréné en sa faveur. L'oncle d'Anodine joua de toutes ses influences. Il ne resta plus au dernier moment qu'à le désigner, lui, Dieuseul Lapénuri, pour ce poste après un détail à régler. Une signature du président sur un mémo à envoyer au premier ministre! Dieuseul Lapénuri vit son père debout fulminant de rage et s'appêtant à lui balancer son pied dans les côtes. Il

entendit la voix de sa mère lui recommandant de rester fidèle à l'enseignement de Notre Seigneur Jésus, d'éviter tous les chemins de perdition qu'on ne manquerait pas de lui indiquer comme des voies de salut sur cette terre souffrante. Défilèrent toutes les femmes qu'il avait connues. Il visionna une autre scène. Il était chez lui. Il pleuvait. Un roulement de tonnerre faisait vibrer les murs. Sa mère tenant une pièce de monnaie. « Pile ou face? » lui demanda-t-elle. Pile, avait-il choisi sans hésiter. Il avait perdu. « On ne perd que si on accepte les règles du jeu, lui avait expliqué sa mère. Chaque fois que tu auras l'impression que la vie ou le destin joue à pile ou face avec toi, rebelle-toi. Sors tes crocs! Tes griffes! Deviens un animal féroce et force le destin à foutre sa queue entre les jambes. Qu'il détale et aille se terrer dans sa ténébreuse tanière. » Il ne fallait pas perdre Anodine, se dit-il, tentant de s'accrocher à un dernier repère. Il la devinait allongée sur le sofa, devant la télévision qu'elle n'avait sans doute pas allumée pour regarder l'un de ces feuilletons dont elle raffolait. Elle était trop anxieuse, trop stressée pour suivre les péripéties de ses héroïnes préférées. Elle attendait le retour de son mari pour que ce dernier confirme le bien-fondé de ses mois d'efforts, de tractions assidues et de trahisons conjugales plaidées moult fois devant la statue de Saint-Pierre à coups de cierges brûlés et d'offrandes. Une dérogation à la foi qui lui vaudrait les foudres de son pasteur si ce dernier venait à l'apprendre. Elle disait souvent à son mari que la fin justifiait les moyens si cela signifiait chasser définitivement le spectre de la faim. La faim! Elle en avait tant souffert.

Dieuseul Lapénuri ferma les yeux, juste le temps que le président ne s'aperçoive pas de ce clignement qui pouvait être interprété comme une hésitation, un écœurement. Il s'imagina revenant bredouille à la maison. Il avait manqué de courage, de sens de l'abnégation. Sa femme ne lui pardonnerait pas, elle qui avait consenti tant de sacrifices pour que leur foyer puisse se maintenir à flot dans la tempête qui soufflait sur ce pays misérable où seuls les plus forts, les plus malins survivaient. Il se vit

sombrier dans le mépris de son épouse. Il serait alors obligé de s'en aller, de tirer sa révérence, d'abandonner cette maison louée grâce à un prêt ruineux. Il ne verrait plus ses deux enfants. Le choix était encore possible, mais serait-il capable d'en supporter les conséquences ? Il évalua aussi tous les privilèges si ce ministère lui revenait. Finies les acrobatiques gestions financières quelques jours seulement après sa paie. Envolée l'angoisse d'être abandonné par sa femme. Certaine surtout, et cela lui plaisait bien, cette revanche qu'il prendrait sur son père. La soudaineté de la situation l'avait étourdi. S'il s'y attendait, aurait-il accepté cette entrevue ? Il chuta dans un espace ténébreux. Le président s'était levé, avait contourné son bureau pour venir plus près de lui. Il lui avait posé une main affectueuse sur la tête en lui disant qu'il ferait un bon titulaire du ministère aux Valeurs morales et citoyennes : « Vous correspondez au profil que j'ai défini en accord avec le premier ministre. De préférence, un homme ayant une vie d'église, marié et père de famille. Fonctionnaire réservé et irréprochable. » Le président lui apprit que le père d'Anodine avait été son professeur au secondaire. Cela inquiéta Dieuseul Lapénuri. Sa femme lui avait avoué pendant la période électorale que son père tenait celui qui allait devenir président en très piètre estime. « Un cancre ! Un vaurien ! » Dieuseul Lapénuri se dit qu'entre lui et le président, il y avait une affinité. Une connivence. Un lien. Le lien que les ratés et les médiocres tissent entre eux pour se maintenir aux commandes du pays ?

Dieuseul Lapénuri avait la chose en main. Elle palpitait malgré sa dureté. Il s'étonna de son poids. Elle était menaçante devant lui, pareille à un glaive prêt à le décapiter. Jamais il n'aurait pu s'imaginer une telle situation. Il aimait les femmes. Rien que les femmes. Toute autre pratique suscitait chez lui une horreur presque métaphysique. Il chuta du ponton sur le quai et tomba dans l'eau rendue visqueuse et verdâtre par les déjections de la ville. Il ouvrit lentement la bouche, ferma les yeux, sentant la chaleur de la chair à l'intérieur de lui. Il crut percevoir les battements du cœur du

président à travers les veines du membre. Les mains du président saisirent frénétiquement ses joues pour lui indiquer le mouvement idéal. Dans un sanglot, il joua de la langue, initiant une succion qui lui procura une sensation gênante. Une sorte de légèreté. Une apesanteur. Un vide. Aussi une impression de fusion. Cette chaleur. De la chair qui s'offre et qu'on possède alors. Un moment d'intense soumission, mais qui donne en même temps un sentiment de puissance. La bouche capture l'autre, extrait de lui un plaisir en drainant vers le bas toutes les énergies. Coupure du cerveau! Chute dans l'animalité. Il était venu finaliser l'obtention d'un poste de ministre, la queue entre les jambes, prêt à se mettre sur le dos comme le font les chiens pour prouver qu'ils acceptent l'autorité du chef de meute. Les rôles se renversaient. Il avait le pouvoir, le président, là, dans sa bouche. Il suffisait d'une pression de la mâchoire pour sectionner l'Histoire, pour mettre à mal des stratégies soigneusement concoctées dans des officines à Port-au-Prince, à Washington ou à Paris. Le président était à sa merci, labouré par un plaisir tumultueux. Le président haletait, les mains agrippant fort les joues de Dieuseul Lapénuri, les ongles qu'il avait longs entaillant la peau. Un frisson traversa Dieuseul Lapénuri. Il banda. Avidement, il engloutit le membre à s'en étouffer et cela survint. Rupture de digue! Un jaillissement! Une explosion. Le président dans sa jouissance gémit des vers « *La tempête a béni mes éveils maritimes. / Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots* » et lui, Dieuseul Lapénuri, ne commit pas l'erreur de montrer un quelconque mépris pour la préciosité de son Excellence. Il parvint à avaler, puis à déglutir. Le président, ahanant comme un bœuf, s'était laissé choir dans un fauteuil, la braguette ouverte, la chose maculée gardant encore de son panache, les pans de sa veste ouverte pareils aux ailes d'un ange déchu. Il ajusta sa tenue et regagna son siège. Il considéra Dieuseul Lapénuri avec un regard glauque et fuyant. Il essayait de reprendre le contrôle de sa respiration, lui qui se vantait de

pouvoir envoyer ses ministres à l'hôpital dans de longues marches en plein soleil quand il leur exigeait de le suivre.

— C'est la première fois? demanda le président.

Dieuseul Lapénuri baissa les yeux, honteux. Il se sentait petit, minable, veule. Il se souvint d'une conférence qu'il avait lui-même prononcée devant l'assemblée des fidèles de son église. Mon Dieu! Qu'avait-il fait? Si on l'apprenait, dans cette cité avide de forfaitures? Y avait-il des caméras au bureau du président?

— Oui, arriva-t-il à dire.

Cela pouvait avoir de la valeur, pensa-t-il, pour se donner du courage, une excuse. La virginité, quelle que soit sa nature, dans toutes les cultures, est convoitée. Il pria Dieu pour que le président n'ait pas le désir d'aller plus loin. Dieuseul Lapénuri se jugea pour l'instant hors de danger.

— Vous avez plu à votre président, donc à la nation. Vous êtes un bon citoyen, Dieuseul Lapénuri. Vous et moi entamons une franche et fructueuse collaboration pour le bien de notre chère patrie. Je suis convaincu que je pourrai compter sur vous.

— Certainement, Monsieur le Président, bégaya Dieuseul Lapénuri, la langue toute pâteuse.

Le président prit son stylo, signa le mémo, puis se leva pour lui serrer la main.

— Au nom des pères de la patrie, je vous fais ministre aux Valeurs morales et citoyennes.

Le pouce du premier mandataire caressa avec insistance la paume de Dieuseul Lapénuri.



Il quitta le palais, sur ses épaules et sur sa conscience le poids de tous les regards qu'il jugeait à tort ou raison fixés sur lui de façon accusatrice. Il eut la sensation que les agents de la sécurité le scrutaient plus que de coutume. Il s'essuya machinalement le visage, s'attardant sur ses lèvres de peur qu'une goutte, une perle, une trace, échappée d'une remise en ordre à la va-vite, ne trahisse ce qu'il avait consenti pour obtenir ce poste auquel lui

et surtout sa femme tenaient tant. Il récupéra sa voiture et prit le chemin de sa demeure, sans s'arrêter, comme ce fut sa première idée, dans un bar pour se remettre les esprits en place avec l'aide d'un bon scotch. Quand l'alcool lui montait à la tête, il perdait parfois le contrôle sur ses propos. Une remarque, reportée en haut lieu, signifierait l'avortement de sa carrière politique, sa plongée définitive dans sa triste existence à peine illuminée par ses escapades extra-conjugales. Il acheta une bouteille d'eau froide à un marchand ambulant. L'eau lui procura un soulagement sans tempérer pour autant son mal-être.

Avant de quitter sa voiture, Dieuseul Lapénuri s'examina avec soin dans le miroir du rétroviseur intérieur. Il eut un haut-le-cœur. Il effectuait les mêmes gestes quand il rentrait chez lui après une soirée passée avec l'une de ses maîtresses au ministère. Ce n'était pas le même cas de figure. Il venait de sauter par-dessus l'escalier. Un saut à la perche! Une perche bien raide et bien tendue! Une perche qu'il avait su toucher, caresser, engloutir pour la faire vibrer dans toutes les fréquences possibles. Il s'assura que rien n'éveillerait les soupçons de son épouse. Elle ne se gênerait pas pour lui faire des misères alors qu'il s'était sacrifié pour le bien de leur foyer. Sa dignité d'homme, de toute manière, l'empêchait d'avouer à sa femme cette expérience d'autant plus traumatisante qu'elle lui avait procuré un certain plaisir.

Anodine était allongée sur le sofa, devant la télévision éteinte. Elle s'appliquait du vernis à ongles, des flacons posés sur un petit tabouret à côté d'elle, signe qu'elle avait essayé plusieurs teintes, enlevant, remettant d'autres dans une fébrile activité pour calmer son anxiété. Dès qu'elle aperçut son mari, elle se leva précipitamment.

— Tu l'as eu ?

— Oui, répondit-il. Je suis ministre.

— Cela s'est bien passé avec le président? demanda-t-elle en le scrutant du regard.

Il ne comprenait pas la question. S'il était ministre, c'est que cela s'était bien passé.

— Très bien. Il a été correct.

Elle posa avidement ses lèvres sur les siennes, sa langue cherchant le passage. Il fut réticent. La peur qu'elle prenne, malgré l'eau qu'il avait pris soin de boire, un goût peu coutumier. Elle musa un peu plus que d'habitude dans ce baiser et il se demanda si quelques questions gênantes ne se forgeaient pas dans la tête de son épouse. Les femmes sont toujours en éveil même au moment le plus intense de l'amour quand l'homme, lui, sombre dans le plaisir. Elle se détacha de lui et l'entraîna vers le sofa. Elle lui fit l'amour avec une fureur qu'il ne lui connaissait plus depuis la naissance de leur premier enfant. Sa femme voulut la position animale. Un fantasme lui traversa l'esprit. Le président et lui! Il le chassa, choqué.



Dieuseul Lapénuri et sa femme restèrent chez eux le lendemain dans l'attente de l'appel téléphonique leur annonçant la publication dans le journal officiel de l'arrêté faisant de Dieuseul Lapénuri le premier titulaire de ce ministère nouvellement créé par le président – une promesse de campagne – pour raviver les valeurs morales et citoyennes et mettre ainsi un frein à la corruption qui ravageait la société. Dieuseul Lapénuri avait fait un saut très tôt au ministère, avant l'heure habituelle d'arrivée de ses collègues, pour récupérer rapidement, presque en catimini, quelques affaires personnelles. Il fut surpris de découvrir tout le bureau présent. On le félicita avec une chaleur nourrie d'hypocrisie. Les deux secrétaires et la réceptionniste avec qui il sortait occasionnellement tinrent à l'assurer de leur totale disponibilité à l'instant même où un petit besoin se ferait sentir. Curieusement, ce rapide passage au ministère, qu'il avait voulu secret à cette heure, lui fit ressentir l'absence de la seule femme ayant refusé ses avances et qui lui avait appris, sans gêne aucune, que les hommes n'exerçaient sur elle aucun attrait. Elle s'appelait Rita. Ses collègues de bureau se gaussaient d'elle, mais Dieuseul Lapénuri, pour une raison obscure, malgré ses tenaces préjugés, avait appris à apprécier sa gentillesse, son professionnalisme et sa discrétion. En deux fois, ils étaient même sortis à l'heure du

lunch pour aller ensemble au restaurant, ce qui avait fait dire à ses collègues qu'il développait une nouvelle stratégie pour l'emmener au lit. Mais lui ne pensait plus à cela. Il croyait que coucher avec une femme pareille attirerait la déveine. Sauf que ce matin, il fut déçu qu'elle ne soit pas là. Il quitta le ministère. Comme il ouvrait la portière de son véhicule, il la vit. Après une seconde d'hésitation, elle vint vers lui. «J'ai appris la nouvelle, lui dit-elle. Tu confirmes?» Il confirma. Elle secoua la tête, une certaine tristesse dans le regard. «Tu devrais redresser le torse maintenant que tu vas être ministre. On t'appelle le soumis dans ton dos comme moi on m'appelle *madivine*». Ce n'était pas la première fois qu'on lui faisait la remarque. Même son père lui avait passé une fessée pour qu'il marche le torse droit. C'était après le coup de pied aux côtes que cela avait commencé. «Sais-tu au moins dans quoi tu t'embarques, Dieuseul?» avait-elle dit ensuite. Il fit comprendre qu'il faisait cela pour le bien de sa famille, pour aider son pays. «Il te manque beaucoup de saletés et de boue pour ce job. C'est tout ce que je peux te dire. Bonne chance!» Elle lui donna sans attendre un baiser sur le front, puis elle s'éloigna à grands pas, le laissant à sa perplexité. Il s'installa dans sa voiture qu'il démarra nerveusement, essayant de chasser le malaise qu'avaient provoqué chez lui les propos de celle qu'on traitait de *madivine*. Chez lui, Anodine allait et venait avec sa Bible, chantant des cantiques, lançant des remerciements à Jésus pour avoir exaucé ses prières. La nouvelle de la nomination imminente de Dieuseul Lapénuri au poste de ministre aux Valeurs morales et citoyennes avait commencé à fuiter, car leur attente fut perturbée par des visites qui s'annonçaient par un doigt impatient sur la sonnette de la porte d'entrée. Dieuseul Lapénuri dut recevoir en une heure un avocat en faillite, alcoolique depuis que sa femme l'avait trompé avec un haut responsable d'une compagnie téléphonique, un ancien diplomate au chômage, un bourgeois en costume-cravate s'exprimant en français dans le plus pur accent parisien, un ami d'enfance qui lui proposa ses services pour créer des projets juteux tout en protégeant sa réputation, et une demi-douzaine

d'autres personnes brièvement fréquentées durant son travail comme comptable au ministère. Il fut particulièrement flatté de la visite d'André Rouillot, journaliste animant une émission très écoutée le matin sur les ondes d'une station de radio de la capitale. Rouillot recevait des personnalités du monde politique, religieux, économique ou culturel pour discuter de l'actualité. Son avis était souvent sollicité sur des dossiers importants et il avait été l'une des rares voix de la presse à avoir pris au sérieux la promesse du nouveau président de la République de créer un ministère aux Valeurs morales et citoyennes. « Cela peut être un acte symbolique très fort », avait soutenu Rouillot, ce qui relevait selon lui, d'une volonté manifeste de contrer les dérives de la société. Le journaliste avait défendu le président que beaucoup croyaient inapte à cette fonction. « Le président a roulé sa bosse partout dans ce pays et il a une expérience que bien d'autres n'ont pas. D'une famille connue et respectée, il a été prêtre, agronome, journaliste, entrepreneur, chômeur, syndicaliste, écrivain, poète, comédien, musicien. Il a même fait quelques mois à l'école militaire. On dit plein de mal de lui à cause de sa versatilité. Mais qui sait? La surprise peut venir de l'improbable. » Dieuseul Lapénuri conversa quelques minutes avec le journaliste et lui promit de participer à son émission une fois officiellement installé. À la parution de l'arrêté, sa petite demeure serait submergée par une nuée de courtisans et de quémandeurs d'emplois. Il devait penser bien vite à déménager pour se mettre à l'abri de cette précarité à laquelle, lui, il allait bientôt échapper. Pour l'instant, il fit preuve de tact en recevant tous ces gens, leur faisant comprendre qu'il disposait de peu de temps en raison d'intenses consultations politiques. Il promit à chacun un rendez-vous afin de se pencher avec célérité sur les demandes et les propositions. Sa femme, elle, ne tenait pas en place. On entendait ses prières, ses imprécations au ciel. Dieuseul Lapénuri s'étonna de cette ferveur religieuse durant ces quelques heures d'attente fébrile. Anodine tomba à genoux, promettant à Dieu, si la nomination de son mari se confirmait, une offrande dans une église évangélique qui faisait le plein à la capitale.

Une église qui brassait des millions. Un appel téléphonique leur annonça la parution de l'arrêté. Un autre la certifia. Une nouvelle vie commençait pour Dieuseul Lapénuri. Une revanche sur son père. Ce dernier lui avait donné un coup de pied aux côtes. Lui, il avait fait mieux. Il avait fait prendre son pied au président de la République.



La presse fut conviée à l'installation du nouveau ministre dans un immeuble fraîchement rénové que les services logistiques de l'État avaient oublié avoir acheté et payé argent comptant. Le mobilier de valeur qu'il contenait fut transporté vers un lieu inconnu, volé ou vendu – c'était presque la même chose – et remplacé par un autre ameublement, prétendument plus approprié, ce qui coûta au Trésor public une somme astronomique.

Avant la cérémonie, Dieuseul Lapénuri se fit conduire chez son père. Ce dernier habitait une petite maison perdue au fin fond d'un jardin en haut de la montagne, dans l'aire encore épargnée par la marée montante des bidonvilles. Dieuseul Lapénuri trouva le vieil homme assis dans son fauteuil à bascule, une femme à l'âge incertain sur une chaise basse lui frottant les pieds avec une serviette. D'une cuvette, pleine d'une eau rendue verdâtre par les feuilles qui y macéraient, s'exhalaient des odeurs d'oranger et de papaye.

— J'ai appris que tu as fait du progrès, mon fils, dit le vieil homme en le voyant.

Il se pencha pour déposer un baiser sur le front de son père. Il se sentait encore gêné, toujours veule devant lui. Cela l'énerva. Pas aujourd'hui alors qu'il était ministre. Il eut une démangeaison aux mains. Une envie d'étrangler le vieil homme. Cela ne seyait pas à un ministre aux Valeurs morales et citoyennes. Les journalistes d'ici et d'ailleurs, ceux à qui il avait ravi ce poste grâce à son saut à la perche, s'en donneraient à cœur joie. La femme qu'il ne connaissait pas l'examinait d'un regard soupçonneux. Devinait-elle les pensées du visiteur ?

— Oui, je suis ministre, balbutia Dieuseul Lapénuri.

GARY VICTOR
MASI

Dieuseul Lapénuri est nommé ministre aux Valeurs morales et citoyennes, avec le mandat d'arrêter la dégradation des mœurs et l'abomination qui gangrènent la République. L'île sombre dans la luxure. Le président se croise les bras et s'amuse à jouir, en criant Whitman, Rimbaud et Baudelaire. Entretemps, la première édition du festival gay et lesbien Festi Masi est annoncée.

Farce politique aussi bien hilarante que cruelle...

Yannick Marcoux, *Le Devoir*

On ne s'ennuie jamais dans un livre de Gary Victor, et son dernier, Masi, est carrément délirant. Orgiaque, lubrique, absurde, c'est une attaque frontale contre l'élite au pouvoir.

Chantal Guy, *La Presse*

Terrible, burlesque, cocasse, onirique, doux, autant de mots pour qualifier le dernier roman de Gary Victor.

Les Méconnus

Romancier, Gary Victor vit à Port-au-Prince. Ses ouvrages lui ont valu de nombreux prix. Il est l'auteur d'une œuvre originale.